

La fête interculturelle : le fond et la forme

*Abdellatif CHAOUITE **

Si la fête est transgression, elle est aussi, dans le cadre de l'interculturel, une reconfiguration de l'altérité, une occasion de repositionnement et de réajustement identitaire.

A. Chaouite met ici en ruines l'illusion de l'interculturel "bonne conscience". La fête interculturelle s'avère être un lieu d'échanges de signes et d'engendrement de sens. Mêmes et altérité se dissolvent. Momentanément ?

La vibration transgressive inhérente sans doute à la fête comme à la logique de l'interculturel, capte la "fête interculturelle" dans une économie paradoxale de défi à trouver l'ivresse là où la marque répétitive du plaisir est en exil de sa forme, de ses sentiers battus. Autrement dit, la fête interculturelle contient cette exigence de sortie de soi, de dé-faite de soi sans quoi l'interculturel est moins une fête qu'un spectacle qui amuse le regard sans rien lui faire voir de l'Autre... reprenons.

La diversité culturelle concrète, dans le cadre de l'immigration, met en rapport dans un même espace-temps des porteurs de mémoires aux ancrages originaires différents, aux statuts sociaux différents et aux valeurs positionnelles dissymétriques (majorité/minorités). Cette situation appelle d'emblée —quasi objectivement— les acteurs en présence à une mise en question de leurs configurations de sens. Si elle n'est pas forcément une remise en question, cette interpellation est souvent vécue comme une sorte d'inquiétude, de pré-occupation, d'interrogation sourde et diffuse qui porte sur le sentiment de l'être-au-monde, sur l'adéquation de l'Être et de ses lieux de sens et de valeurs comme de ses formes expressives, ce qu'on appelle communément l'identité. C'est l'effet premier, connu et global de la relativisation que produit cette situation : l'entrebâillement de l'identité, du sentiment holiste d'appartenance, sur une (des) altérité(s), sur un (d')autre(s) possible(s) d'être. Bien des facteurs, de registres divers, peuvent intervenir pour réguler ou au contraire bloquer ce rapport, faire de cet entrebâillement une réelle ouverture voire un déplacement festif vers l'autre ou le rabattre sur

une crispation angoissée et angoissante, une crainte d'intrusion et d'effraction de soi.

C'est rappeler une évidence que de dire que c'est au cœur du quotidien, dans le creux du déroulement de ces petits riens du quotidien que se joue ce rapport à la diversité et à l'altérité, en appui sur des systèmes mémoriels en résonance (sociaux, culturels, idéologiques, psychiques...). Appuis compulsifs de répétition aveugle ou au contraire cumulatifs de dépassement. Mais il est une autre manière de jouer ce rapport ou de le faire se jouer, plus volontariste ou plus "politique", celle de le poser comme objectif à travailler, à modeler dans une perspective globale d'intégration des différentes composantes de la société. En France, depuis que le mouvement ouvrier perd de sa centralité dans la dynamique intégrative sociale, les thématiques identitaires et culturelles occupent le devant de la scène, imposent l'horizon de leur traitement. L'interculturel depuis plus d'une décennie, est un des horizons dénominateurs vers lequel convergent les perspectives du traitement de ces thématiques.

L'exigence interculturelle

Des premiers idéaux et valeurs défendus au nom de l'interculturel —à la sortie de l'ère coloniale drainant une remise en cause des certitudes unificatrices et assimilationnistes— à la prise de conscience des métamorphoses profondes qui affectent sociétés et cultures en cette fin de siècle, les données du débat semblent évoluer. Le manichéisme qui a d'abord opposé les tenants d'un universalisme abstrait à ceux d'une diversité soupçonnée d'apoca-

* *Ethno-psychologue, ADATÉ*

lyse ressemble de plus en plus à une impossibilité de débat qu'à un débat. Il y manque notamment la pièce maîtresse à l'aune de laquelle tout choix prend consistance : l'évolution concrète de la société qui doit informer les choix. Une voie tout ensemble plus complexe et plus exigeante semble se dégager entre un universalisme à l'allure parfois prétentieuse et un multiculturalisme profondément —historiquement— inavouable. Cette voie véhicule l'exigence d'une pensée capable de prendre en compte les dimensions de la pluralité comme donnée structurante de l'individu comme de la société ; de la communication ou du dialogisme de cette pluralité, loin aussi bien de toute sacralisation que de toute négation; de la production et de l'innovation culturelle à partir et dans la pluralité, ce qui n'est ni la reproduction symptomatique ni la répression des dynamiques culturelles propres; de la traduction adéquate enfin de ces principes dans les champs social et éducatif qui soit le garant de la cohésion globale de la société dans le respect et la compréhension positive de ses principes fondateurs.

L'interculturel entendu ainsi suppose une logique et une exigence autres que celles qui gouvernent la métaphysique des identités monoculturelles ou leur simple coprésence. Il suppose au niveau du sujet —individuel et collectif— une logique transgressive, désaliénante du sentiment identitaire, une éthique et une esthétique qui redonnent au sujet une latitude productrice de son identité, le ressaisit identitairement dans son propre geste sans rien perdre des fondations identitaires premières. Fondations qui ne sont à vrai dire cessantes que dans la perspective d'une ruine... La notion même d'identité est sans doute ici à repenser. Loin d'être ce bloc monolithique imaginaire communément référentiel, elle est cette entité intégrée sujet-objet : objet, contenu signifiant cognitif et affectif qui est donné comme effet des processus identificatoires et, en même temps, sujet, forme qui se dit être cette identité. Ces deux facettes ne sont pas dans le même rapport de permanence au temps. L'effet notamment de l'interculturel sur l'identité est de réveiller le sujet à ses rapports aux objets d'identification, de dédoubler ses images

identificatoires et de l'arracher à l'imaginaire de sa mêmété. Cette dynamique renverse le vécu linéaire et diachronique de l'identité —vécu qui fond le sujet dans ses objets— dans un vécu synchronique de différenciation. Autrement dit, l'interculturel réactive une relation à l'identité comme événement, comme dynamique continue d'engendrement de sens...

La fête interculturelle

Dimension formelle de toute culture, la fête cristallise une telle diversité de significations et de fonctions, qu'il n'est pas aisé d'en dégager un contenu latent unique. Encore moins quand il s'agit de cette catégorie de fête dite interculturelle qui maximalise la valeur de diversité et de complexité. Cependant, c'est peut-être bien cette quasi-impossibilité d'enfermer la fête dans un genre fixe ou une forme unique qui en fait le subtil intérêt. La fête est cet espace-temps qui, tout ensemble, obéit à des codifications formelles et fonctionnelles et les débordent, rythme la temporalité quotidienne et y déroge, célèbre ou commémore un objet de fête et en fait un prétexte pour l'autocélébration participative des "fêtards" eux-mêmes... Un espace-temps donc mixte, paradoxal, ambigu, fondamentalement insolite.

la forme festive pourrait désigner l'interculturalité du vécu social contemporain comme transgression des limites des identités auto-centrées.

Est-ce cela même, est-ce cette potentialité de contenance de la multiplicité et de la paradoxalité qui a fait de la fête une forme omniprésente et quasi-incontournable dans bien des actions, activités, projets dit interculturels ? Est-ce le transfert de la mixité inhérente à la fête sur les surfaces de mixité et de croisement des cultures qui en a fait la forme de l'interculturel la plus facilement réalisable, la plus intuitivement signifiante ? On pourrait le supposer.

Certes, bien des dérives ont eu lieu au nom de l'interculturel et ont été dénoncées comme telles : folklorisation, exposition

spectaculaire sans réelle participation ni rencontre, voire exploitation piégeante de la position du minoritaire, acculé à donner des signes de sa bonne volonté et de la dignité de ses propres formes culturo-festives... Certes, ces dérives alimentent plus une illusion interculturelle qu'elles n'instaurent une réelle ouverture, et le contenu des fêtes interculturelles est, de ce point de vue-là, à changer. Cependant, si l'on n'oublie pas que l'espace-temps de la fête ouvre sur l'ambiguïté et le paradoxal, et si l'on daigne accorder une importance à sa dimension symbolique, alors c'est le regard même porté sur ces fêtes qui est également à changer. Pour peu que l'on accepte de décoller son regard des objets festifs manipulés et de le porter sur l'événement fête en tant que tel et c'est aussi bien la célébration de la rencontre qui prend une consistance propre. Les contenus culturels manipulés (repas, musiques, danses...) sont des éléments (des signifiants) qui n'entravent pas le sens (le signifié) de la fête en eux-mêmes, ils se font déborder par l'expressivité et l'affectivité de la rencontre, par les liens qui nouent et font groupe festif au-delà de la diversité des éléments culturels en présence.

Dans cette optique, la fête interculturelle est une des dimensions de l'interculturel qui reste à repenser. A repenser dans

le cadre de l'horizon social actuel et dans l'exigence interne du projet interculturel. D'abord, il nous suffira de rappeler l'hypothèse qu'en fait Michel Wieviorka pour entrevoir l'effet de régulation qui peut en résulter : "...la constellation de demandes et d'affirmations culturelles qui commencent à se manifester occuperont de plus en plus nettement, et pour de nombreuses années, le devant de la scène, structurant la vie collective autour des thèmes, déjà de plus en plus centraux, de l'identité, de la subjectivité, de la reconnaissance, de la mémoire ou de l'altérité." (1). De la seconde, il ne serait pas impossible de poser, à l'instar de Mikhaïl Bakhtine (2) donnant le carnaval comme modèle de l'intertextualité du roman moderne, la fête comme modèle de l'interculturalité. De même que la forme

carnavalesque désigne l'intertextualité du roman comme transgression des limites du récit ancien auto-centré, la forme festive pourrait désigner l'interculturalité du vécu social contemporain comme transgression des limites des identités auto-centrées. Dans cette optique, toute culture aujourd'hui et a fortiori dans la situation concrète des sociétés d'immigration, est en dialogue avec d'autres cultures, située dans un horizon culturel plus large qui peut seul en livrer le sens caché, qui peut

seul éclairer les différents managements, voire manipulations qui en sont faits.

La fête interculturelle conséquente avec sa propre logique, et pour renouer avec notre propos introductif, est donc bien cette invite à un exil festif, une sortie de soi joyeuse pour expérimenter les formes d'Être de l'Autre : ses goûts, ses sensations, ses emportements corporels et spirituels. Et inversement, elle est offre de ses formes d'Être à l'Autre. L'enjeu de ce par-

tage des formes est l'humain dégagé de ses "extériorités informes" (3), de son inquiétante étrangeté.

(1) Une société fragmentée ?, 1996, Paris, La Découverte.

(2) Esthétique et théorie du roman. 1978, Paris, Gallimard.

(3) Le métissage culturel, Manifeste. in Abdelkebir KHATIBI. 1990, Rabat, Al Asas-Okad.

Regards vers l'est....

Madame Anne, 60 ans, Ukrainienne.

"Les fêtes pour moi, c'est toujours le souvenir de mon enfance, de mes parents. Même si je vis en France depuis 50 ans, j'essaie de les préparer bien. Pour Pâques, je dessine des oeufs avec des motifs graphiques présentant des symboles païens, je sculpte des oiseaux, et je cuis le pain spécial. J'ai mes enfants qui ont appris de moi toutes ces traditions. Pour les fêtes principales comme Noël et Pâques, j'invite beaucoup d'amis. Parmi eux, il y a des Français, qui chantent avec moi les chansons de notre pays. Je crois que les Français apprécieront mieux la culture du peuple ukrainien à travers les fêtes nationales."

Oksana, 40 ans, Russe.

"Mon mari est français. Dans notre famille, on célèbre les fêtes françaises. Comme les fêtes orthodoxes ne coïncident pas avec les jours de fêtes de l'église catholique, nous fêtons Noël et Pâques d'après le calendrier catholique. Je prépare les plats à la façon française. Au début de mon arrivée en France, j'ai essayé de fêter à ma façon, mais ce n'était pas compris par mon mari. Maintenant, je suis les traditions de fêtes qui existent en France."

Alexandre, 30 ans, Ukrainien.

"Ma femme est française. Elle n'était pas contre le fait que je célèbre des fêtes nationales de chez moi. Mais comme je suis très occupé et que je ne vois presque pas mes compatriotes, j'ai abandonné l'idée de suivre les traditions ukrainiennes de fêtes. Si l'occasion se présente, j'aimerais bien organiser une fête de Pâques chez moi par exemple, mais je ne sais pas bien cuisiner."

Ivanna, 29 ans, Russe.

"Quelques fois, j'ai participé aux fêtes organisées par l'association "France-Pays de l'Est". C'étaient les fêtes très popu-

laires comme Noël. J'attendais qu'il y ait beaucoup de monde, surtout les jeunes de chez nous, mais hélas, les jeunes Russes qui sont en France viennent rarement, ils cherchent pas les contacts avec les compatriotes. C'était la fête pour les Russes qui sont en France depuis très longtemps ou bien, les Français qui ont sympathisé avec les Russes à l'époque de l'URSS. On a amené les plats de chez nous et même on a préparé les salades ensemble. Je trouve que les jeunes émigrés de la Russie ou d'autres pays de l'ex-URSS sont très réservés et renfermés dans leurs familles."

Aïgule, 20 ans, Azerbaïdjanaise.

"Depuis mon arrivée en France où je fais mes études, je n'oublie jamais de me préparer pour les fêtes traditionnelles de chez nous. Pour moi, la plus grande fête est celle du Nouvel An "Norouz". J'ai apporté avec moi quelques objets qu'on met sur la table traditionnellement pendant la fête. J'ai préparé les chansons et le repas spécial pour mes invités qui étaient ravis de voir nos traditions. Au début, les étudiants en résidence ne savaient même pas d'où je suis et quel est mon pays. En fêtant avec moi notre fête ils ont fait une découverte d'une autre culture qui est très riche et ancienne."

Thérèse, 35 ans, polonaise.

"Depuis longtemps je vis en France et c'est mon pays. Parfois on oublie que nous sommes des étrangers. On se souvient de nos racines lors des fêtes, et les Polonais savent bien la faire ! Demandez aux Polonaises, elles se préparent pour le Noël "Gwiazdka". Ce ne sont pas uniquement les cadeaux et surtout les vieilles chansons de leurs grands-mères, décoration de la maison et bien sûr la cuisine. Quelques fois par an, pendant les fêtes, je me permets d'être comme en Pologne. Je tiens beaucoup à partager cette joie estivale avec les étrangers qui n'ont jamais vu la Pologne. Après ces fêtes, plusieurs de mes amis ont visité mon pays d'origine et ils étaient très contents."

Propos recueillis par Olga MARKOVSKAIA